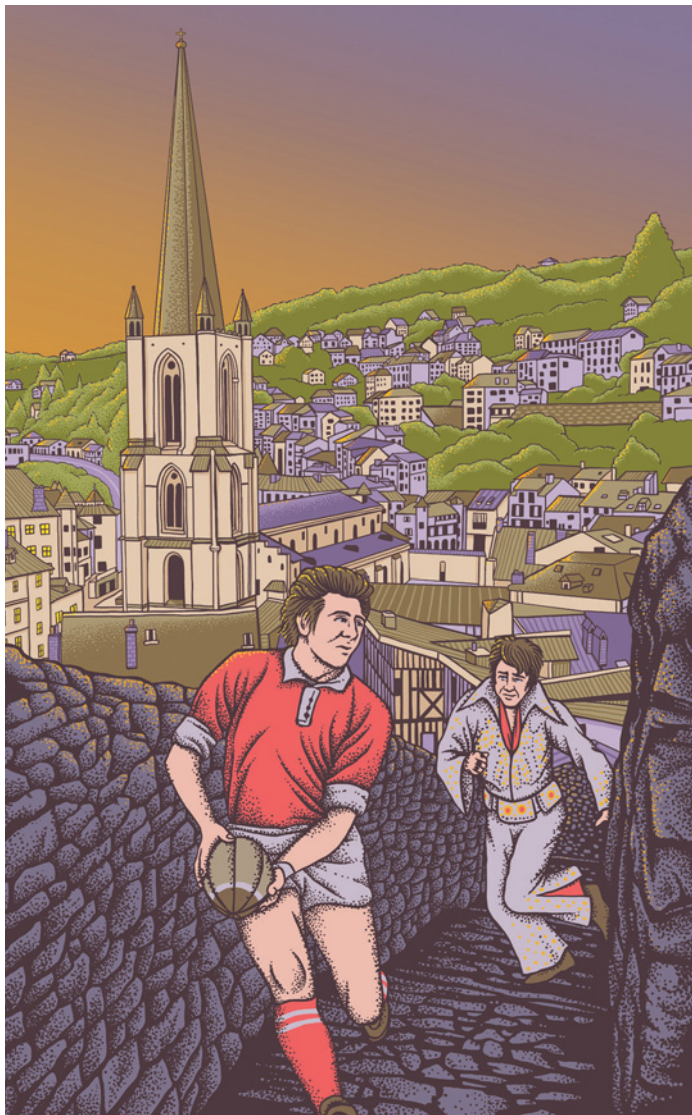


Denis Tillinac
Spleen en Corrèze

ZR

LA PETITE VERMILLON



Spleen en Corrèze

DU MÊME AUTEUR

À LA TABLE RONDE

Le Retour de D'Artagnan, 1992.

Rugby blues, 1993, Prix Populiste, Grand Prix de la Littérature sportive.

Elvis, balade sudiste, 1996.

Les Masques de l'éphémère, 1999, Prix Léautaud.

Le Bonheur à Souillac, coll. « La Petite Vermillon », 2001.

Le Mystère Simenon, coll. « La Petite Vermillon », 2003.

Le Venin de la mélancolie, 2004, Prix du livre politique, Prix des députés.

Rue Corneille, 2009.

Juste un baiser, coll. « La Petite Vermillon », 2014.

Boulevard des Maréchaux, coll. « La Petite Vermillon », 2018.

CHEZ ROBERT LAFFONT

Le Rêveur d'Amérique, 1980.

L'Été anglais, 1983, Prix Roger-Nimier.

À la santé des conquérants, 1984.

L'Ange du désordre: Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, 1985.

L'Irlandaise du Dakar, 1986.

Maisons de famille, 1987, Prix Kléber-Haedens.

Un léger malentendu, 1988.

La Corrèze et le Zambèze, 1990, Prix Jacques-Chardonne.

L'Hôtel de Kaolack, 1991.

Le Feu et la Chandelle, 1994.

Dernier Verre au Danton, 1996.

Don Juan, 1998.

Suite de la liste en fin d'ouvrage

Denis Tillinac

SPLEEN EN CORRÈZE

Roman

Robert Laffont

Première édition : Éditions des autres, 1979.

© Éditions Robert Laffont, 1984.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 1997, 2021, pour la présente édition.

editionslatableronde.fr

Pour Monique.

Pour Jacques.

Vingt ans après

Minuit. Il pleut sur la ville endormie. Parfois le bruit d'un moteur casse le silence. C'est une voiture qui passe sur l'ancienne route de Paris. Avant, la rocade n'existait pas, les camions traversaient la ville en freinant à hauteur de l'ancienne gendarmerie. À de tels détails on s'aperçoit que le temps n'est pas immobile, même ici où il coule si lentement qu'on croit l'entendre grésiller.

Avant, on se garait gratuitement sur la place de la cathédrale, les rues du quartier ancien n'étaient pas piétonnières. On les a pavées et agrémentées de bacs à fleurs. Pourquoi pas ? On a planté en outre un semis de lampadaires orange qui diffusent sur le bitume une lumière équivoque de night-club. Avant, le département n'avait pas d'hôtel, en sorte que les vanités convergeaient toutes vers la préfecture les soirs de réception.

Avant, les clochards étaient sédentaires, on les appelait par leur prénom. Celui qui titube sous le porche vient d'ailleurs et s'intitule SDF, anonymement ; c'est un produit de la crise plutôt qu'un bâtard du destin.

Avant, le clocher sonnait les quarts d'heure, même la nuit, ça mettait un baume dans le cœur des insomniaques.

Avant, c'était il y a vingt et quelques années. Giscard prenait la pose à l'Élysée, la France séchait sur pied mais on ne le savait pas. Le maire de Tulle était centriste, le député communiste, l'équipe de rugby invincible à domicile.

Désireux de fuir le siècle, j'avais posé mes pénates derrière le clocher de cette localité habillée de gris, ourlée de verdure et qui somnolait entre ses collines. Il se trouve que mes ancêtres ont campé longuement sur un plateau de schiste et de fougères, aux marges de la Corrèze et de l'Auvergne : quand le ciel de mes idées noirissait, je grimpais là-haut ; mon village a la vertu de peindre des aubes dans l'âme avec les pires crépuscules.

J'exerçais le métier de localier à l'enseigne de *La Dépêche du Midi*, le journal toulousain des radsocs et des francs-maçons, deux espèces en voie de disparition. J'avais un chef d'agence cancéreux et hors d'âge, un téléscripteur défaillant, un Rolleiflex cabossé, un bélinographe aux rotations inégales et une 4 L qui toussait dans les

virages. Le pigiste sportif et la secrétaire n'étaient pas jeunes non plus. Avec ce viatique, je couvrais les menus événements qui font la trame de la vie sociale en province. La trame ou l'écume. J'étais le voyeur d'une dramaturgie répétitive ordonnée par le cycle des saisons : les cèpes et la rentrée des classes en automne, les arbres de Noël à la fin de l'année, les assemblées générales et les seizièmes de rugby au printemps, les résultats du bac avant les vacances, les premières courses cyclistes en juin, les premiers comices en août, les fêtes de village tout l'été.

Chaque mercredi j'assistais à l'audience correctionnelle, c'était du Shakespeare mâtiné de Marcel Aymé. Chaque dimanche je montais au stade, c'était du Chrétien de Troyes en version occitane. Les avants de Tulle se couvraient de gloire dans le sillage d'Ayral, de Fauvel, de Fite, de Rossignol et de Manzoni. J'en oublie, et des plus rugueux.

Chaque samedi un météore à lunettes atterrissait sur le plateau de Millevaches : Chirac. Comme il était Premier ministre, une nuée de journalistes lui tournaient autour, en jouant des coudes. À leurs yeux parisiens nous étions des ploucs négligeables, c'était irritant mais enfin la présence d'un ténor de cet acabit me valait parfois la une de mon journal, au dam de Martin Malvy qui était mon chef de centre à Cahors et préméditait une carrière politique dans le Lot. Malvy

est devenu député, puis ministre. Pas moi. Comment désirer être ministre quand on a enduré tant de vins d'honneur dans des salles polyvalentes et de dépôts de gerbes devant des monuments aux morts ? Pourquoi tant de braves gens convoitent-ils un siège de maire, ou de conseiller général, une vice-présidence de Chambre de commerce, une promotion dans l'Ordre national du mérite ? À quoi rime cette fringale de titres et de médailles ? C'est un mystère que la biologie cérébrale éclaircira peut-être un jour. Il me plongeait – il me plonge encore – dans la perplexité.

Chaque matin j'allais relever l'état civil à la mairie, puis les avis d'obsèques placardés à la vitrine des pompes funèbres. Il arrivait qu'on invertisse un nouveau-né et un défunt, ça provoquait un léger désordre.

Chaque soir je passais à la gendarmerie et au commissariat dans l'espoir d'y glaner un crime. Ils étaient rares. Parfois on nous instruisait d'un suicide à la taupicine mais je n'en ai jamais fait état. À chacun sa déontologie : aussi peu regardante que fut la mienne, elle m'interdisait d'allumer un scoop avec le petit bois des détresses intimes.

La nuit tombait avec ses promesses d'apéros au long cours. On m'appelait de Toulouse pour m'avertir qu'il manquait deux cents lignes pour boucler mes pages. J'improvisais un billet sur la crue de la rivière Corrèze qui charriait ses eaux

noires sous les fenêtres de l'agence. Ou bien j'inventais le passage incognito d'une star d'envergure internationale. Elles ne font pas souvent escale à Tulle mais nos lecteurs ne pouvaient pas vérifier. J'amenais mon « hors-sac » rose à la poste et je retrouvais mes copains de zinc au Molière, au Théâtre, à la Rotonde ou au Globe.

À termes irréguliers un camion se renversait sur la route de Bordeaux, un cocu ombrageux canardait son rival à la chevrotine. Il fallait quitter le comptoir, prendre le Rolleiflex, faire démarrer la 4 L et se rendre sur les lieux. J'y retrouvais le commissaire de police, le commandant du groupement de gendarmerie, éventuellement le substitut du procureur. Je connaissais tous les officiels, nous nous retrouvions autour des mêmes rituels, c'était rassurant et un peu monotone. Je connaissais les combines notabiliaires, les rouages du pouvoir, sa géographie secrète, ses petits trocs cousus de grosse ficelle. J'en savais trop pour n'être pas incrédule.

Le soir je hantais les bars pour distraire ma solitude. Elle m'attendait entre les quatre murs de ma chambre. Alors, j'écrivais en écoutant Elvis qui n'était pas mort. Les nuits sont longues en province. Ma plume dessinait sur le blanc d'un cahier de brouillon la valse grise des émotions qui meublent les jours d'un localier, et quelquefois le submergent. C'était une manière de journal intime, une humble brocante où des

bonheurs sans suite côtoyaient des désenchantements, des exaspérations vaines, des accès de rage métaphysique. Elvis chantait *For the Good Times*, la pluie tombait, la ville dormait. Elle avait le sommeil lourd.

Je n'imaginai pas de publier ces lambeaux d'un moi reclus dans une attente sans objet tel le héros du *Désert des Tartares* de Buzzati. À peine escomptais-je une gloire posthume à la Amiel réduite aux acquêts familiaux. Longtemps après ma mort un petit-fils découvrirait ces pages dans un grenier de notre maison de famille, les effeuillerait, leur concéderait le charme des objets d'autrefois patinés par le temps. L'ancêtre localier gâchait donc de l'encre entre deux virées.

En vérité l'ancêtre dont il s'agit était heureux de vivre en rase campagne dans le commerce de ses chimères tout en regrettant que l'Histoire avec une majuscule lui ait manqué. Quand le bonheur tourne en rond, il peut tourner au vinaigre et engendrer des regrets à la pelle. Il y avait tout ça dans mes notes, l'allégresse des balades sur les routes tortueuses, l'invasion du printemps qui jaunissait les talus et découvrait les jambes, l'illusion qu'ailleurs la vie serait plus mousquetaire, la conscience qu'ailleurs n'est qu'un mirage de poète.

Un jour j'ai osé soumettre ma prose à l'appréciation d'un éditeur. Il s'appelait Laurent Kessel et avait fondé une officine avec un quarteron

de gauchistes reconvertis dans la littérature. Tous les anciens gauchistes n'ont pas fini ministres ou écroués pour abus de biens sociaux. Kissel daigna goûter mes pleins et déliés ; il m'exhorta à découper mes notes pour en faire un livre. C'est lui qui a trouvé le titre : *Spleen en Corrèze*.

À peine le livre paru, Kissel a fait faillite. Il est mort quelques années plus tard. En exhumant mon premier livre j'ai l'impression d'accorder à mon premier éditeur un simulacre de résurrection. C'était un chimérique, il vivait en littérature comme une carmélite dans le Christ. Il n'aurait pas aimé le tour qu'a pris le négoce éditorial avec tous ces managers cravatés, diplômés et incultes.

Vingt et quelques années se sont écoulées. Le clocher est toujours là, il distribue les heures et les ombres. La ville s'étire comme avant le long de sa rivière. Les jours y sont aussi prévisibles, les nuits aussi longues. Mon chef d'agence est décédé, ainsi que le pigiste sportif qui m'inspirait de l'affection. Le club de rugby a périclité, Chirac s'est installé à l'Élysée, le député-maire est un ami gaulliste mais ça n'a pas changé le fond des choses, les notables continuent de réciter leur rôle sempiternel sur des estrades appropriées. Les localiers continuent de les prendre en photo, à défaut de les prendre au sérieux. Ils ont des appareils plus performants que les miens,

ils tapent leurs papiers sur des écrans mais leur tâche est à peu près la même.

Au début, les nouveaux me prennent pour un notable sur la foi d'une vague notoriété dont je me fiche éperdument. Vérification faite devant le premier bock venu : je ne suis qu'un localier honoraire. Nous sommes du même bord ; les péripéties dont ils font leurs pages nous inspirent la même ironie teintée d'amertume. Les jeunes s'imaginent naïvement qu'à Paris la matière journalistique est moins prosaïque. Je les déniaise. À Paris comme à Tulle, des fantômes interchangeables s'agitent sur des théâtres pour accéder à cette honorabilité dont s'enorgueillissent aussi puérilement les gros PDG et les petits conseillers généraux. Ce qui se trame aux environs de l'Élysée n'est en rien différent des conflits picrocholins que déclenche un scrutin à la Chambre d'agriculture. Ce qu'on croit imputable à la médiocrité provinciale est à inscrire au débit de la nature humaine. L'ardoise est longue.

La ville dont je fus le localier demeure une oasis de rusticité balzacienne. Le monde ancien y résume ses charmes. La modernité avance ses pions sans le claironner sur les toits et je ne m'en plains pas, je me suis replié ici en haine du monde moderne. Elvis est mort mais j'écoute encore ses chansons. J'écoute encore la pluie crépiter sur la vitre en écrivant ce que j'ai sur le cœur.

Quand un boutiquier repeint sa devanture, je le déplore : l'immobilité des décors flatte en moi un désir éperdu de permanence. C'est l'instinct de mort qui pousse à la roue des innovations en tous genres.

L'aube pointe ; du givre brille sur les tuiles grises. À l'horizon j'aperçois des vaches rousses sur un pré, et le ciel rose pâle derrière. Ces jeux de couleurs n'ont pas changé. Le passage du temps serait-il une illusion, le changement un abus de langage ? Il semblerait que les êtres et les choses soient consignés dans la sphère d'un ressassement qui s'éternise. À Barbezieux, écrivait Chardonne, on ne souffrait jadis que de maux éternels. À Tulle, Corrèze, on ne souffre que d'un spleen inguérissable.

1997.

D. T.

L'automne

Denis Tillinac

Spleen en Corrèze

« Le soir je hantais les bars pour distraire ma solitude. Elle m'attendait entre les quatre murs de ma chambre. Alors, j'écrivais en écoutant Elvis qui n'était pas mort. Les nuits sont longues en province. Ma plume dessinait sur le blanc d'un cahier de brouillon la valse grise des émotions qui meublent les jours d'un localier, et quelquefois le submergent. C'était une manière de journal intime, une humble brocante où des bonheurs sans suite côtoyaient des désenchantements, des exaspérations vaines, des accès de rage métaphysique. Elvis chantait *For the Good Times*, la pluie tombait, la ville dormait. Elle avait le sommeil lourd. »

Denis Tillinac

Premier livre de Denis Tillinac, *Spleen en Corrèze* a paru en 1979.

Né en 1947 à Paris, Denis Tillinac a collaboré à de nombreux journaux dont *La Dépêche du Midi*, *Nouvelles littéraires*, *Madame Figaro* et *La Montagne*, et a dirigé les Éditions de La Table Ronde de 1992 à 2008. En 2020 paraissaient chez Plon son *Dictionnaire amoureux du Général* et aux Presses de la Cité son tout dernier roman, *Le Patio bleu*. Denis Tillinac est mort le 26 septembre 2020. Dans la même collection : *Rugby blues*, *Le Mystère Simenon*, *Elvis, balade sudiste*, *Juste un baiser* et *Boulevards des Maréchaux*.

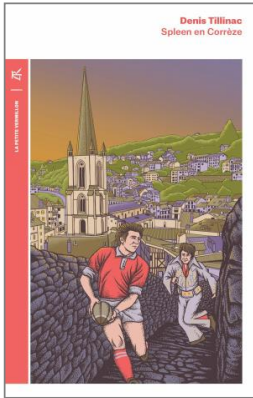
« De la nostalgie à l'état pur. [...] Une écriture blanche à la Simenon, son maître en simplicité. »

Frédéric Beigbeder, *Le Figaro Magazine*.

« Entre la bourgade d'Auriac, où il vivait en grande partie, et la rue de l'Odéon, dont il avait fait son village parisien, Denis Tillinac réconciliait des mondes qui s'ignorent. »

Marie-Valentine Chaudon, *La Croix*.

Illustration couverture
Førtifem
Design graphique
Cheeri
editionslatable ronde.fr



Spleen en Corrèze

Denis Tillinac

Couverture : Illustration Førtifem

Cette édition électronique du livre
Spleen en Corrèze de Denis Tillinac
a été réalisée le 29 avril 2021

par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037109125 - Numéro d'édition : 394875).

Code Sodis : U384404 - ISBN : 9791037109132

Numéro d'édition : 394876.